

Jean-François Kervégan

HEGEL ET L'HÉGÉLIANISME

*Cinquième édition corrigée
9^e mille*

*Que
sais-je?*

À lire également en *Que sais-je ?*

COLLECTION FONDÉE PAR PAUL ANGOULVENT

Michel Troper, *La Philosophie du droit*, n° 857.

Pierre-François Moreau, *Spinoza et le spinozisme*, n° 1422.

Monique Canto-Sperber, Ruwen Ogien, *La Philosophie morale*,
n° 3696.

André Comte-Sponville, *La Philosophie*, n° 3728.

Laurence Devillairs, *Les 100 citations de la philosophie*, n° 4016.

Alain Renaut, *Kant et le kantisme*, n° 4243.

En souvenir de Bernard Bourgeois

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins
d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle.

La fouille de textes et de données est interdite
conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

ISBN 978-2-13-089945-7

ISSN 0768-0066

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2005
5^e édition corrigée : 2026, octobre

© *Que sais-je ?*/Presses Universitaires de France, 2026
5, allée de la 2^e DB, 75015 Paris

PROLOGUE

La vie, hors d'œuvre

De Hegel, on a envie de dire ce que Heidegger écrit d'Aristote : « Il est né ; il a philosophé ; il est mort. » Son vœu était que sa personne s'efface devant son œuvre et surtout devant ce qu'il nomme la Chose même. Il se gausse de ceux pour qui « penser par soi-même » est « l'ultime voie royale » (*Notes et fragments*, 73), l'exaltation du Moi lui fait horreur. Il n'est pourtant pas inutile de dire quelques mots de sa vie ; pour le reste, le lecteur se reportera aux biographies disponibles. La *Vie de Hegel* de Rosenkranz (1844) est désormais traduite. Trois biographies récentes la complètent : H. Althaus, *Hegel. Naissance d'une philosophie* ; T. Pinkard, *Hegel : A Biography* ; K. Vieweg, *Hegel : The Philosopher of Freedom*.

Georg Wilhelm Friedrich Hegel naît le 27 août 1770 à Stuttgart, dans une famille de petite bourgeoisie luthérienne ; son père est fonctionnaire. Il étudie au lycée, où il acquiert une solide culture classique en lisant, traduisant et annotant les auteurs grecs et latins. On le destine à la carrière ecclésiastique : une voie sûre au Wurtemberg, où les pasteurs sont formés et appointés par l'État. Hegel est donc admis en 1788 au *Stift* de Tübingen, une sorte de grand séminaire où sont formés les futurs pasteurs ; il y reçoit une formation philosophique et théologique conventionnelle contre laquelle ses premiers écrits réagissent avec vigueur. Il réfléchit ainsi, dans le « Fragment

de Tübingen », à ce que serait une religion populaire adaptant au dogme chrétien les pratiques culturelles des religions civiques de l'Antiquité. Avec ses condisciples Schelling et Hölderlin, il suit avec passion les événements de France ; la légende veut qu'ils aient planté de concert un arbre de la liberté. La Terreur va refroidir l'enthousiasme de ces jeunes gens plutôt girondins : la première des lettres conservées de Hegel fustige « l'ignominie des robespierristes » (*Corresp.*, 1, 18¹). Mais, contrairement à d'autres (dont Schelling), il ne reviendra jamais sur son adhésion aux principes de la Révolution, qui se confondent pour lui avec ceux de la modernité politique et sociale.

Vers la fin de sa scolarité, Hegel se convainc qu'il n'est pas fait pour la carrière de pasteur : il sera donc précepteur. Son point de chute est Berne. Durant près de trois ans, il va enseigner les rudiments aux enfants d'une famille patricienne. Il puise dans sa riche bibliothèque pour étendre sa culture. Il découvre l'économie politique en lisant en traduction le mercantiliste écossais James Steuart ; il entreprend peut-être la lecture de *La Richesse des nations* d'Adam Smith, qu'il citera et commentera dans ses manuscrits d'Iéna. Il lit aussi Hume, Gibbon, Montesquieu, Rousseau (son « héros », selon un condisciple du *Stift*) et bien sûr Kant (celui de *La Religion*, référence majeure des écrits de jeunesse). Il profite aussi de l'été pour faire une excursion dans les Alpes : Hegel, manifestement, ne partage pas la passion romantique pour le sublime des paysages de montagne ! Ce qui l'intéresse, ce sont les hommes, les faits sociaux, l'histoire, non les beautés de la nature. De ce séjour à Berne date un premier écrit publié : une traduction (anonyme) des *Lettres confidentielles*

1. Voir p. 123-125 la liste des abréviations.

d'un révolutionnaire du Pays de Vaud, J.-J. Cart. Il rédige également un ensemble de fragments sur la « positivité » de la religion chrétienne, et une *Vie de Jésus* où celui-ci semble réciter à ses disciples la *Critique de la raison pratique* ; ces écrits ne seront ni achevés ni publiés. À l'été 1796, Hegel quitte la Suisse et rejoint un nouveau poste de précepteur, cette fois à Francfort ; il y retrouve Hölderlin, qui lui a procuré cet emploi, et y reste jusqu'à la fin de l'année 1800. On sait peu de choses sur cette période. Il entretient avec une amie d'enfance, Nanette Endel, une correspondance qui n'a rien de commun avec les échanges torrides de Hölderlin et de sa Diotime, Suzette Gontard ; il fréquente assidûment Isaac von Sinclair, ami et protecteur de Hölderlin. Il connaît un épisode dépressif qui, s'il n'a rien de commun avec l'effondrement psychique de Hölderlin, laissera des traces. Le séjour francfortois est néanmoins fécond sur le plan intellectuel. Certes, Hegel ne publie rien d'autre que la traduction commentée du libelle de Cart, préparée à Berne ; il renonce à publier un pamphlet de tonalité républicaine sur la situation politique du Wurtemberg. En outre, il commence à rédiger ce qui aurait dû devenir un livre sur la situation de l'Empire, si l'esprit du temps (incarné par celui qui est à ses yeux le prototype du héros moderne, Bonaparte) n'en avait abrégé l'agonie ; ce manuscrit sera poursuivi et abandonné au début du séjour à Iéna. Découverte un siècle plus tard, *La Constitution de l'Empire allemand* est empreinte d'un républicanisme d'inspiration machiavélienne. Mais l'essentiel du travail de Hegel tourne toujours autour de problèmes philosophico-religieux. Moins kantien qu'à Berne, il invente une conceptualité originale pour penser ce qui échappe au langage commun. S'il se tourne alors contre la philosophie, c'est sa propre philosophie

qu'il est ainsi en train d'élaborer. Désormais, il s'agit de surmonter la « séparation » qui caractérise la vie des peuples modernes, mais en l'assumant et en l'affrontant ; c'est *dialectiquement* qu'il faut parvenir à « l'unification avec le temps » (*Franfort*, 377).

De 1801 au début de l'année 1807, Hegel est à Iéna, où il a rejoint Schelling ; grâce avant tout à Fichte (chassé de sa chaire en 1799 par la querelle de l'athéisme), la petite ville est alors le centre de la vie intellectuelle allemande avec le Weimar de Goethe et Schiller. Cette période, dont le fruit tardif est la *Phénoménologie de l'Esprit*, est celle où se fixe son orientation philosophique définitive, grâce à Schelling, puis contre lui. Hegel fait ses premières armes dans l'enseignement universitaire en qualité de *Privatdozent* (enseignant universitaire rétribué par les droits d'inscription des étudiants, qui ne sont pas très nombreux...). Il publie ses premiers textes : d'abord, en 1801, la *Différence des systèmes philosophiques de Fichte et de Schelling*, où il se fait le porte-parole de son ami, mais en faisant déjà entendre une tonalité qui lui est propre. À partir de 1802, Hegel publie avec Schelling le *Journal critique de la philosophie* ; il y écrit quelques articles importants et difficiles. En outre, Hegel rédige pour ses cours des cahiers qui sont le chantier d'une philosophie en devenir. Ces écrits sont aussi le laboratoire de la grande œuvre qui marque pour le public sa naissance en tant que philosophe original (en même temps que sa rupture avec Schelling) : la « science de l'expérience de la conscience », qui devient au dernier moment la *Phénoménologie de l'Esprit*.

Souffrant de la précarité de sa situation, Hegel cherche une position plus stable. Après une parenthèse d'un an et demi durant laquelle il s'essaie au journalisme à Bamberg, il la trouve grâce à Friedrich

Niethammer, haut fonctionnaire bavarois, qui lui fait obtenir le poste de proviseur et professeur de philosophie du lycée protestant de Nuremberg. Hegel y reste près de huit années (1808-1816) durant lesquelles, parallèlement à son enseignement (dont la *Propédeutique philosophique* est le reflet succinct), il rédige son deuxième grand livre, la *Science de la logique* (1812-1816). C'est à Nuremberg aussi qu'il se marie en 1811 avec Marie von Tucher, issue de l'aristocratie locale, dont il a deux fils, Karl et Emmanuel.

Mais Hegel recherche une position académique conforme à sa notoriété. Il espère une chaire à l'université d'Erlangen, mais c'est finalement celle de Heidelberg qui le recrute ; il a quarante-six ans. Il y passe deux années au cours desquelles paraît l'*Encyclopédie des sciences philosophiques* (1817), abrégé du système enfin exposé en son entier. Désormais, c'est sur la base de ce manuel (dont deux autres éditions paraissent en 1827 et 1830) qu'il enseigne, développant en cours tel ou tel segment de l'ensemble. Hegel publie aussi son écrit politique le plus libéral, une étude des *Actes des États du royaume de Wurtemberg en 1815-1816*. Il y analyse le conflit entre le nouveau roi, qui souhaite octroyer une Constitution à son peuple, et les États convoqués pour ratifier ce projet et qui, au nom du « bon vieux droit », le noient dans la procédure. À cette occasion se forge une conviction : dans le contexte de l'Europe postrévolutionnaire, l'heure n'est pas à la Restauration de ce qui n'a plus lieu d'être – seuls le croient les réactionnaires qui n'ont « rien oublié et rien appris » – mais à une politique de réformes impulsées d'en haut et mises en œuvre par une bureaucratie compétente et dévouée au bien public.

C'est cette image d'un État moderne et réformateur qui attire Hegel à Berlin, où le ministre Altenstein

l'appelle en 1818. Le prestige de la nouvelle université (créée en 1810 par Humboldt) y contribue aussi ; quelques-uns des grands noms de l'époque s'y illustrent : Humboldt, Fichte (à qui Hegel succède), le juriste Savigny, Schleiermacher. Jusqu'à sa mort, Hegel y enseigne les « sciences philosophiques » : ses cours attirent des centaines d'auditeurs qui peuvent, comme Feuerbach, venir de fort loin. Il s'entoure d'une équipe de fidèles disciples formant un véritable parti hégélien ; parmi eux, le juriste Gans, qui le supplée parfois et composera les additions des *Principes de la philosophie du droit*. Peu de publications nouvelles durant cette période : outre les deux rééditions de l'*Encyclopédie*, qui sont à vrai dire une refonte du livre, la plus notable est constituée par les *Principes de la philosophie du droit* (1820), version développée de la théorie de l'esprit objectif de l'*Encyclopédie*. Ce livre a un écho important et contribuera à la mauvaise réputation du « philosophe de l'État prussien », selon l'image codifiée par Rudolf Haym. Hegel se consacre aussi aux *Annales de critique scientifique* qu'il a créées : il y publie de longues recensions de la traduction de la *Bhagavad Gita* par Humboldt, des écrits de Hamann et des œuvres posthumes de Solger. Son intérêt pour la politique n'a pas cessé : une de ses toutes dernières productions est l'article « À propos du Reform Bill anglais » (1831), qui contient des jugements si sévères sur la situation sociale et politique de la Grande-Bretagne que le gouvernement prussien en censure la publication ! Juste avant de mourir, Hegel donne à l'éditeur une deuxième édition, refondue, du premier livre de la *Logique*, et s'attelle à une réédition de la *Phénoménologie*.

L'essentiel de l'activité intellectuelle de Hegel à Berlin ne donne cependant pas lieu à publication : semestre après semestre, il travaille aux cours qu'il

donne en alternance sur les parties du système. Ces cours ont été édités par ses élèves, qui ont utilisé ses notes et des cahiers d'auditeurs : ils forment, avec les écrits publiés de son vivant, le gros de l'édition posthume des Œuvres, dont les vingt volumes paraissent à partir de 1832. Désormais, les cours sur l'histoire, l'art, la religion et l'histoire de la philosophie occuperont autant de place dans le commentaire hégélien que les écrits publiés, au point de sembler parfois modifier l'image de cette pensée. Dans les années 1970, K.H. Ilting entreprend ainsi de publier les leçons données par Hegel sur la philosophie du droit à Heidelberg et Berlin, dans l'intention expresse de rectifier la posture conservatrice qu'aurait adoptée Hegel dans le livre de 1820 : il y aurait, par crainte de la répression qui sévit à l'encontre des « démagogues » (libéraux, francophiles, etc.), sciemment travesti une pensée plus libérale qu'il n'y paraît. Aucune interprétation informée de l'hégélianisme ne peut ignorer la masse des documents désormais disponibles – chaque année sont édités des notes prises à tel ou tel cours –, ni les Additions de l'*Encyclopédie* ou de la *Philosophie du droit* composées pour l'édition posthume à partir de cahiers d'étudiants ; mais il est hasardeux de prétendre rectifier les écrits publiés par Hegel en s'appuyant sur les traces aléatoires de son enseignement oral.

Il était question de la vie de Hegel... Elle s'achève en novembre 1831 : le philosophe est emporté en quelques jours par le choléra. Il resterait un certain nombre de choses à dire de cet homme qui s'efface derrière ses écrits. Hegel eut de sa logeuse d'Iéna un fils naturel, qui connut le sort réservé par la société de l'époque aux enfants du péché... Il eut des accointances avec la franc-maçonnerie dont le poème *Eleusis*, dédié à Hölderlin, contient les indices ; mais la maçonnerie